

sèdent des moyen suffisants de tâcher de s'établir sur des terres avec leurs familles de l'attendre après les travaux publics la chance d'obtenir de l'emploi de tems à autre. Il paraît extraordinaire de voir des maisons et des terres se perdre, tandis que des milliers d'hommes robustes cherchent de l'emploi dans le pays. Il est à regretter que les personnes dans ces circonstances ne soient pas encouragées à aller plutôt sur des terres qu'à rester à perdre leur tems, quand ils pourraient l'employer avec avantage. Ce serait mener une vie beaucoup plus indépendante que de s'établir sur des terres et d'en retirer des produits plutôt que de dépendre des gages de son travail journalier. Il y a un autre mal qui en est la conséquence, c'est que des hommes qui ont les moyens de s'établir sur des terres, au lieu de le faire, recherchent de l'emploi et diminuent par là celui qui est si nécessaire à ceux qui sont totalement destitués de moyens et qui n'ont d'autres moyens de subsistance que ceux qu'ils peuvent obtenir par leur travail journalier. Nous savons que ceci est la cause des souffrances de bien des pauvres émigrés. Des journaliers qui ont de l'argent possèdent généralement plus d'influence auprès de ceux qui les emploient et des autres, que le pauvre qui n'en a point, et les premiers en conséquence de cette influence sont généralement plus employés que le pauvre qui en a besoin pour son existence même. Il est difficile de remédier à ce mal et nous ne savons guère comment on pourrait y parvenir; mais nous recommanderons de tout notre pouvoir à ceux qui ont de l'argent et une famille de tâcher de s'acquérir de l'indépendance sur les terres et de laisser les travaux publics et autres sources d'emploi à ceux qui sont les plus en besoin et qui n'ont d'autre moyen de gagner leur subsistance.— Il y a eu un grand nombre de pauvres journaliers oisifs à Montréal et dans les environs l'hiver dernier, et nous ne doutons point que plusieurs d'entre eux ont été sujets à de sévères privations. A l'ouverture du printemps toutefois il y aura beaucoup d'emploi pour tous ces hommes, vu que des entreprises considérables ont été faites pour élargir le canal de Lachine. Il est bien à désirer que les journaliers soient pourvus d'abris convenables. Même en été leur santé doit souffrir par suite d'abris insuffisants. Nous recommandons ce sujet à la considération de ceux qui ont la direction de ces ouvrages.

Nous avons observé au marché de Boston que les bouchers coupent les jambons et tout le maigre du porc, et le vendent tout frais pour s'en servir immédiatement, et qu'ensuite ils coupent le gras des cochons et le salent dans des quarts; et il paraît qu'ils en font un grand débit dans cet état pour les usages de famille et pour les vaisseaux et les pêcheurs. Nous croyons que les bouchers y trouvent leur profit pour débiter leurs cochons et que le maigre se vend à un haut prix, lorsqu'il est frais. Le plan toutefois ne répondrait pas à la manière de le préparer pour les marchés anglais. Nous devons le préparer pour l'exporta-

tion, de manière à ce qu'il plaise à nos pratiques anglaises, sans quoi nous ne devons pas nous attendre à le leur vendre. Le lard s'est vendu cet hiver à peu près le même prix à Boston qu'il s'est vendu à Montréal, c'est à dire environ cinq piastres le cent. Le bœuf, le mouton, le veau, l'agneau et la volaille se sont aussi vendus à peu près les mêmes prix sur les deux marchés. Tous les bouchers du marché de Boston portent des frocs de coton blanc ou barré, et nous pensons que le même usage pourrait très convenablement s'introduire parmi les bouchers de notre marché.

Nous avons souvent exprimé notre conviction que plus on suivrait de près le système d'agriculture anglais en Canada, plus notre agriculture serait parfaite et avantageuse. L'expérience de chaque année nous confirme dans cette opinion. Notre terre en proportion est bien plus avantageuse que celle des îles britanniques. Notre climat est bon; mais il nous manque les capitaux et les connaissances nécessaires pour l'appliquer à la vraie culture de la terre. Ce manque de capitaux paralyse tout, même le cultivateur le plus habile; et jusqu'à ce que l'on emploie un montant plus considérable de capitaux pour l'agriculture en Canada, les améliorations dans cette branche n'avanceront pas très rapidement. C'est aux produits de la terre que l'on pourrait appliquer les capitaux avec le plus de profit, et pour les intérêts généraux de cette province. Si l'on récoltait annuellement un montant considérable de produits exportables, cela rembourserait les fonds employés avec intérêt et avantage, et serait un moyen de fournir de l'emploi à des milliers de pauvres journaliers qui viennent ici pour en chercher. Les fonds dont on peut disposer en Canada ne sont employés dans le commerce que pour des commodités qui existent déjà; et c'est là la grande cause de l'état languissant de notre agriculture. Nous avons vu quelques extraits du voyage de l'agriculture de Mr. Colman, dans la Grande-Bretagne, qui se publie maintenant, et comme il est celui qui peut donner les renseignements les plus utiles et les plus exacts à ce sujet, nous reproduirons de tems à autre son ouvrage. L'extrait suivant est très intéressant et fait voir la grande quantité de capitaux investis dans l'agriculture anglaise, le caractère des cultivateurs, l'ordre et l'arrangement exquis de leurs institutions, tout en référant aux travaux des gens de la ferme. Mr. Colman peut être considéré comme un juge partial dans ces matières, et tout ce que nous avons vu de son ouvrage fait le plus grand honneur à l'agriculture anglaise. Mr. Colman donne la définition des intérêts généraux manifestés par tous les rangs et toutes les classes dans les améliorations.